

PRÉFACE

Nous vous proposons ici une véritable découverte : la première édition de La Comtesse au fouet ou Belle et terrible (on va voir pourquoi nous donnons les deux titres) remonte en effet à 1908 – ce qui n'est pas en soi bien marquant.

Mais aussi cet ouvrage présente deux particularités : la première, à vrai dire guère non plus fracassante, est d'avoir été publiée très officiellement par l'éditeur Jean Fort, éditeur de l'époque assez spécialisé, 73 Faubourg Poissonnière à Paris (on trouvait aussi à son catalogue des ouvrages signés – ou sous pseudonyme – d'auteurs assez connus).

En fait, l'ouvrage porte différentes mentions de titre dans l'édition de 1908 :

La Comtesse au fouet / Belle et Terrible / (L'homme-chien)

Pascal Pia, dans ses Livres de l'Enfer, place d'ailleurs le livre sous le titre Belle et Terrible. Pourquoi pas ? Pia fait remarquer en tout cas que dans la première édition, Belle et Terrible est le titre courant qui figure en haut de chaque page. Ce serait donc le titre préféré par l'auteur, La Comtesse au fouet étant vraisemblablement celui choisi par l'éditeur ?

Signalons que le livre ne semble pas avoir fait l'objet à l'époque d'une interdiction ou d'une poursuite quelconque : la police de la Belle époque témoignait d'une curieuse indulgence à l'égard de la littérature sadomasochiste, et ce livre en est un témoignage assez marquant. Nous verrons que cette tolérance se terminera plus tard brutalement, étrangement, dans les années 50 du XX^e siècle, après la période dite (par antiphrase probablement) de Libération.

La deuxième particularité est plus remarquable : alors que presque tous (sinon tous) les ouvrages du genre étaient signés de pseudonymes, celui-ci est signé du véritable nom de l'auteur : Pierre Dumarchey.

Or il se trouve que ce nom, qui ne dit rien à personne aujourd'hui, est le véritable nom d'un auteur talentueux, membre ensuite de l'Académie Goncourt, et qui n'utilisa qu'une seule fois son véritable patronyme. Ce fut pour publier La Comtesse au fouet, peut-être son premier ouvrage. Né en 1882, il se destinait surtout dans ses débuts, paraît-il, à la peinture.

On le retrouve à Paris vers 1900, plutôt désargenté. Il commence alors à publier de petits contes humoristiques dans Le Journal.

C'est à partir de là qu'il commença de prendre le nom de Pierre Mac Orlan. Quand il se risqua de nouveau, après La Comtesse au fouet, dans des productions érotiques soit clandestines, soit encore du domaine sadomasochiste (Lise fessée, Le Masochisme en Amérique, Petites cousines...), ce fut pour utiliser d'autres pseudonymes, comme « Sadie Blackeyes », « Pierre du Bourdel », ou « Sadinet » ou bien pour se réfugier dans l'anonymat pur et simple.

Il faut souligner d'ailleurs que la production libertine, assez sadomasochiste (et clandestine alors, par la suite) de Mac Orlan se prolongea bien après ses années de pauvreté, au moins jusqu'en 1928, signe qu'il s'agissait bien là d'un goût délibéré. D'ailleurs dans La Semaine secrète de Vénus (anonyme, 1926), on lit : « J'aime tous les jeux de la chair.

J'aime décrire dans mes romans la beauté des femmes et la petite lumière de l'amour qui l'anime. »

Je tiens de Pascal Pia (qui mentionne la chose dans l'édition Fayard – la plus complète – de son Livres de l'Enfer) qu'affublé dans ses débuts d'un tuteur, son oncle (ses parents étaient morts quand il était assez jeune), c'est uniquement pour embêter celui-ci que Mac Orlan signa La Comtesse au fouet de son vrai nom. Pour quelle raison, avec quelles conséquences ? Mystère. En 1908, Pierre Mac Orlan (nous ne donnerons plus que ce nom choisi par lui) avait tout de même vingt-six ans... Et lorsqu'il fera réimprimer le roman, en 1911, dans une version plus complète (celle que donnons aujourd'hui), il conservera sur la couverture, aux approches de la trentaine, le nom de sa famille.

Mais le livre, peu remarqué en 1908 (la production sado-masochiste parisienne était pléthorique à l'époque), est d'autant plus passé inaperçu par la suite qu'une étrange malédiction semble s'être acharnée contre lui. En effet, réimprimé officiellement dans les années 60 sous la nouvelle rubrique des « Orties blanches », il fut cette fois l'objet de six condamnations : en 1950, 51, 52, 53 (deux fois) et 54. La même édition était-elle visée chaque fois ? Nous l'ignorons. Quel fut l'éditeur ? On ne sait pas. Le livre de M^e Bécourt, auquel nous empruntons cette documentation (Livres condamnés, livres interdits), ne nomme jamais les éditeurs responsables des livres condamnés, seulement la marque affichée.

Comble d'infortune, La Comtesse au fouet ne figure même pas dans le pourtant très complet Dictionnaire des livres et journaux interdits de Bernard Joubert. Tout se passe comme s'il s'agissait, depuis sa publication, d'un livre proprement maudit.

Toutes ces péripéties, à vrai dire, ne suffiraient pas à justifier cette réimpression, s'il n'y avait pas aussi – et je dirais

même surtout – les qualités du texte.

La Comtesse au fouet, ou Belle et Terrible, fut-elle le premier essai romanesque de Mac Orlan ? Difficile à dire. C'est en tout cas un essai fort intéressant. Sous le langage « technique » imposé à l'époque par le genre, et ses différentes conventions imposées, se découvrent en effet de sensibles tentatives de l'auteur vers la création romanesque. Et au travers de la description convenue des différents personnages et de leurs actes, perce un véritable effort de l'auteur pour leur conférer une existence vraisemblable, et les faire agir dans le cadre d'un authentique roman.

Pour preuve, le travail de recomposition auquel il se livrera en 1911, complétant le texte et modifiant certains noms de personnages.

Toujours est-il qu'à partir de ce texte semble s'effacer la vocation picturale de Pierre Mac Orlan, remplacée désormais par la création romanesque. Après La Maison du retour écœurant en 1912 et Le Rire jaune en 1913, ce sera surtout sensible dès 1918 avec Le Chant de l'équipage.

La suite appartient à une autre face de l'histoire littéraire...

JEAN-JACQUES PAUVERT